



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

*Redingote en drap néphire, gilet piqué, des sous blanc, Pantalon satin de Hollande faisant guêtres, Coupe de cheveux de M^r Bouchorau
Rue Vivienne N^o 12.*



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.

A. D.

Robes de percale et de baptiste écru, garnie de biais et de volants; corsage à la Figaro; Chapeau de crêpe orné de pavots, d'une branche de bois, et de larges rubans embrés, formant des ailes de Chauve-Souris.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année. 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue
St-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

ARRIVÉES à l'époque où nous offrons un modèle de costume pour les hommes, avant d'entrer dans de minutieux détails sur la coupe d'un gilet, ou sur la disposition d'un collet, plus ou moins relevé, nous avons pensé que si quelques graves personnages daignaient abaisser leurs regards sur un petit journal, spécialement consacré aux futilités de la mode, peut-être ils apprendraient avec plaisir qu'il existe un ouvrage intitulé : LE CORYPHÉE DES SALONS, ou *l'Homme*



de bonne compagnie. Ce livre, qui apprend la science, ou plutôt l'art de se bien conduire dans le monde, contient, entre autres choses curieuses, les deux paragraphes suivans, que nous nous empressons de citer, croyant qu'ils ne seront pas déplacés dans un article consacré aux modes du jour. Et les manières et le ton ne font-ils pas aussi partie de la mode, puisqu'il est bien prouvé que cette tyrannique divinité étend son empire jusque sur les mouvemens de l'esprit et du corps? Avant de marcher et de penser, ou du moins d'exprimer ses pensées, il est de toute nécessité de se soumettre aux règles prescrites par le goût du jour; ainsi si vous êtes invité à un bal, le *Coryphée des Salons* vous recommande dans son chapitre III, Article premier, « de n'y paraître qu'avec une mise élégante sans futuité. Ne visez jamais à faire de l'effet, à vous singulariser par un quadruple gilet, par un lorgnon enrichi de diamans, et une toilette de Sybarite; ne sentez pas le musc ou la tubéreuse, et surtout point de rouge, ni de corset. »

Art. 6. « L'honnête homme doit toujours sentir sa dignité, ce qu'il se doit à lui-même; par exemple, ramasser deux fois de suite le mouchoir tombé appartenant à un homme; sa canne ou son chapeau, serait déplacé. »

Art. 7. « Ne pas imiter ces personnes qui, dans leur interminable causerie, vous touchent de la tête aux pieds, font tourner vos boutons, jouent avec les breloques de votre montre, vous ôtent un cheveu sur l'épaule, etc. »

Voilà les premiers principes du bon genre que nous trace l'auteur du *Coryphée des Salons*. Nous nous bornerons à les transcrire sans y ajouter une seule réflexion. Plus modestes dans notre ambition, nous n'avons jamais prétendu donner des leçons de conduite à ceux qui pourtant s'occupent sans cesse de censurer la nôtre; nous n'avons jamais élevé nos prétentions que jusqu'au droit de leur indiquer les formes nouvelles d'un pantalon ou d'un chapeau, la coupe plus ou moins gracieuse d'un habit ou d'un gilet; et encore, soit par une constance de goût vraiment admirable, soit défaut ou faiblesse d'imagination, nous n'avons aperçu rien de remarquable dans le changement de leur mise d'été; seulement que les pantalons à la cosaque, c'est-à-dire, plissés sur le devant, paraissent jouir d'une grande faveur; que ces pantalons, qui se terminent en guêtres vers le bas, sont formés d'une étoffe qu'on veut bien

appeler *satin de Hollande*, et qui n'est rien autre chose, nous a dit une très-aimable dame Espagnole, qu'un tissu dont on se sert à Burgos pour faire des toiles de matelas. Nous croyons cependant que ce rapprochement de ressemblance n'existe que dans le genre des rayures, et que les Espagnols ne portent pas la recherche du luxe au point d'employer pour un tel usage une étoffe aussi belle et aussi moëlleuse que le *satin de Hollande*. Les pantalons les plus élégans que nous ayons vus dans ce genre étaient blancs, rayés sur blanc; mais la raie du fond était d'un blanc-gris, tirant un peu sur l'écru, et la raie saillante se trouvait d'un très-beau blanc mat. Les gilets se font toujours en piqué rayé; à défaut de nouveautés dans ces étoffes, pour jouir au moins du charme du changement, on place à présent les rayures en biais. Ce genre de gilet est très-avantageux pour amincir la taille, et vous fait paraître svelte comme un sylphe, sans avoir recours à ces corsets que le *Coryphée des Salons* proscrit impitoyablement.

Le redingotes en drap zéphir se portent bleu-clair ou vertes. Quand elles sont de cette dernière couleur, les boutons doivent être en métal blanc.

On voit par-ci par-là quelques cravattes écossaises, mais on en revient toujours aux belles cravattes blanches en batiste ou en mousseline anglaise.

On voit peu de robes blanches; les froids qui ont continué jusqu'actuellement ont empêché les lingères de donner essor à leurs inspirations; on s'en tient toujours aux étoffes écossaises et de barrèges. Il se voit même peu de mousselines de couleur.

On porte quelques chapeaux dits *glaneuse*. Les ornemens sont tout-à-fait en rapport avec le nom; car ils se composent d'une simple guirlande de blé autour de la forme, et d'autres épis, d'une plus petite dimension, garnissent le tour de la passe.

Les hommes, qui s'amusent à tourner en ridicule la sensibilité des femmes, en disant qu'elles placent le sentiment partout, ne manqueront pas de le faire avec raison, en apprenant que la mode vient de donner le nom romanesque de *sentiment* à un ruban disposé en fichu, placé sous la collerette, et qui vient se nouer sur le milieu de la poitrine.

DU SORT DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENTES PARTIES DU GLOBE.

Traduit d'un Journal Anglois intitulé REPOSITORY.

Sous le ciel brûlant de l'Afrique, la femme est gouvernée avec le plus grand despotisme. Si son maître l'ordonne, elle est obligée de le suivre partout, dans les déserts, à travers des flots de sable ardent, ou d'aider les esclaves à cultiver la terre, et, sur le plus léger soupçon ou la moindre faute, la malheureuse victime est vendue à des maîtres plus inhumains encore, ou bien condamnée à expier sa faute dans la profondeur des eaux.

Les femmes du roi doivent, en recevant un ordre de lui, se prosterner et embrasser la poussière. Le roi de Dahomey possède plusieurs femmes à lui, et trois mille autres accoutumées aux exercices militaires, le suivent à la guerre, et entourent sa personne dans le plus fort des combats. Un roi mourant ordonne souvent qu'on enterre avec lui ses femmes favorites, ses éléphants, ses chevaux et ses plus riches armes.

Telle fut la dernière volonté du roi Thoma, le grand roi de Dahomey, et le conquérant de Whidah.

Le chirurgien d'un bâtiment d'esclaves fut témoin d'une pareille barbarie en l'année 1752. On envoya une ambassade de Dahomey au comptoir anglais, établi dans ce royaume, demander les secours d'un médecin pour le roi Thoma. (Ce comptoir est situé à 200 milles, à l'est du cap Coast-Castle). Un médecin accompagna les chefs de cette ambassade, pendant que le reste se rendit à un autre port pour chercher un autre médecin.

M. H. obtint la permission du commandant du bâtiment, et entreprit avec plaisir un voyage dans l'intérieur du pays, d'autant plus que depuis long-tems il désirait connaître le territoire de Dahomey, et qu'il connaissait le langage.

L'autre médecin ayant été pris en route par la fièvre, M. H. arriva avant lui : le roi était déjà mort depuis plusieurs heures. Le corps, entouré de soie, de coton et de drap, paraissait une masse énorme. Le vêtement extérieur était en velours rouge, et la tête était couverte d'un chapeau galonné en or.

Deux de ses femmes favorites le tenaient dans une position droite, sous l'ombre d'un palmier. Un concours immense de peuple s'était assemblé autour des femmes qui composaient la garde, et qui se tenaient à une distance respectueuse du corps royal. Lorsque l'on aperçut le chirurgien anglais, cette multitude poussa un cri unanime qui semblait percer le ciel. Néanmoins M. H. fut reçu avec toute l'honnêteté et l'attention possibles. Il fut invité à être témoin des funérailles, et pendant ce tems, il s'instruisit avec soin des coutumes de Dahomey. Les deux grandes femmes qui supportaient le roi défunt, furent obligées de rester à l'endroit où le corps était, et ne purent ni boire, ni manger, ni changer de place, jusqu'à ce que l'instant où elles devaient être enterrées, arrivât.

Le matin, de bonne heure, la fosse fut creusée par les guerriers femelles. Sa forme était circulaire; car le roi doit y être déposé debout, supporté par ses femmes. Un nombre d'hommes creusa un autre trou large et profond, pour contenir les chameaux et les chevaux du roi.

Les obsèques royales commencèrent par le chant des femmes guerrières, qui firent le panégyrique du grand roi Deudi. Lorsque les voix eurent cessé de se faire entendre, le corps royal fut avancé près le bord de la fosse. Un silence profond régna, et par une pente douce, les femmes et leur fardeau sacré arrivèrent au fond. Là, deux des amazones placèrent, chacune sur la pointe d'une lance, une feuille verte roulée, qu'elles mirent dans leur bouche et qu'elles avalèrent ensuite. Alors les guerrières commencèrent à remplir la fosse, en répétant des vers à la louange du défunt.

M. H. vit deux chameaux et quatre beaux chevaux tomber avec des convulsions. Il supposa que, de même que les femmes enterrées, ils avaient reçu une dose de poison. On les mena doucement par une pente jusqu'au fond de la fosse, et toutes les fois que leurs conducteurs étaient remontés, la multitude jetait de la terre sur ces pauvres animaux.

Des trompettes, tambours, et d'autres instrumens, achevèrent la cérémonie, et on installa le nouveau roi dans ses fonctions.

BEAUX-ARTS. — MUSÉE EUROPÉEN,

Rue du Temple, N^o. 108, près le Boulevard, A PARIS.

LE goût des Beaux-Arts n'étant rien moins qu'étranger au beau sexe, nous ne pouvons nous empêcher d'appeler encore une fois l'intérêt et l'attention de nos lectrices et du public sur l'établissement unique en son genre, connu sur le nom de Musée européen, et qui commence à justifier doublement son titre, par les nouvelles acquisitions qu'il vient de faire en chefs-d'œuvre de tous les genres, et par l'affluence des étrangers qui s'y portent avec empressement.

Il n'existe nulle part, dans cette riche et vaste capitale, une réunion aussi magnifique de productions de l'art ancien et moderne, et l'intérêt que doit inspirer une collection aussi nombreuse que choisie, joint à la beauté du local, et à la modicité des prix des objets qui s'y trouvent exposés en vente, ne peuvent manquer d'assurer à cet établissement le succès le plus brillant.

Les dames y trouveront un choix de jolis tableaux et d'ouvrages de sculpture, d'une petite dimension. Dans tous les cas, le Musée européen leur offre un but de promenade aussi agréable qu'intéressant.

Le Musée européen est ouvert tous les jours (le vendredi excepté), depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures de l'après-midi.

Les entrées sont gratuites.

LA VRAIE SCIENCE DES PEINTRES, ou *Recueil de préceptes et d'observations formant un corps complet de doctrine sur les arts dépendans du dessin*; par M. le chevalier *Alex. Lenoir*, administrateur des monumens de Saint-Denis, créateur du Musée des monumens français.

Cet Ouvrage classique aura 2 vol. in-8^o. en quatre grandes parties, avec fig. Prix 12 fr. et 15 fr. *franco*. Il sera accordé des facilités aux artistes qui en auront besoin, pour le paiement, en souscrivant d'ici au premier juillet, chez l'éditeur, M. Mondor, directeur des *Annales françaises*, boulevard du

Temple, n°. 45. On souscrit aussi chez les libraires jusqu'au 15 juillet; plus tard l'ouvrage coûtera 14 fr. à Paris.

LA rigueur d'un créancier vient de causer une suite de catastrophes affreuses. M....., médecin à Paris, était débiteur d'une somme de 900 fr. Il se trouva dans l'impossibilité de payer à l'échéance; son créancier le fit poursuivre. La position fâcheuse et non méritée du docteur, intéressa vivement les officiers ministériels chargés des poursuites, et ceux-ci avaient accordé des délais, lorsque l'homme, dont ils étaient mandataires, leur intima l'ordre de continuer de suite leurs opérations. A cette nouvelle, la femme de M..... tombe en paralysie; le mari, désespéré, demande à l'huissier, qui les lui accorde, quelques heures de répit. Il court chez un banquier dont il attend des secours. Peine inutile! le banquier est à la campagne. Tout espoir est perdu. L'huissier est alors obligé de mettre son mandat à exécution. Il se présente, et à son aspect le docteur éprouve une si douloureuse impression, qu'il tombe mort. La femme, instruite de la perte qu'elle vient de faire, expire au même instant, et l'huissier est à peine rentré chez lui, que, succombant aux diverses émotions qui l'ont assailli, il est frappé d'une apoplexie nerveuse qui fait craindre encore pour ses jours.

Enfin, étonnante fatalité, le banquier, revenu de la campagne, accourt avec les 900 fr. qui devaient sauver les malheureux époux, et ne trouve plus que l'affligeant spectacle de la mort. Riches avarés, qui ne craignez pas d'emprisonner et de perdre le pauvre qui vous doit une faible somme, retenez cet exemple, et que votre ame, si vous en avez une, frémissse des conséquences de l'inhumanité!

(Extrait de l'Éclair).

THEATRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *L'Éducation, ou les deux Cousines.*

CETTE comédie de mœurs ne peut avoir qu'un succès d'estime, parce qu'elle manque de comique. Ce qui peut paraître

choquant à la réflexion, n'est pas pour cela *ridicule*. Une fille de marchande, élevée comme une princesse ou comme une riche financière (car entre l'éducation de l'une et celle de l'autre il n'y a pas la plus petite différence), ayant un ton exquis, l'amour des arts et du luxe, des manières distinguées, des talens agréables qu'elle cultive avec succès; enfin une jolie figure, celle de M^{lle}. Mante, par exemple..... peut, tout au plus, être déplacée dans le comptoir d'une marchande, mais elle n'a rien de ridicule. La mère fait moins rire que hausser les épaules : on approuve le père qui veut remettre l'ordre dans sa maison ; mais on ne rit point de la fille, et l'on n'en a point du tout envie. Il faudrait qu'elle eût conservé l'air bien gauche, bien niais, d'une fille de comptoir avec les prétentions d'une femme du grand monde ; qu'il y eût un grand contraste entre son langage et ses habitudes, entre ses mouvemens et sa manière de s'exprimer ; mais tout est en harmonie chez elle. Elle serait fort bien dans un salon élégant ; il faut l'y mettre. Voilà toute la leçon. Un véritable ridicule est par tout remarqué, tandis que la *Cousine* ne peut l'être qu'en bonne part. Les *Précieuses* de l'hôtel Rambouillet, que notre inimitable Molière mit si habilement sur notre scène, auraient été ridicules partout. Tartuffe chez une duchesse aurait été Tartuffe aussi bien que chez une bourgeoise. Seulement, dans ce tems, les duchesses n'avaient point de Tartuffe à leur toilette. Leur sort était meilleur. Quel spectateur ne s'écrierait : *c'est dommage !* Si l'auteur des deux *Cousines* eût à la fin de la pièce affublé M^{lle}. Mante d'un tablier, d'une cornette, d'un fichu bien épais, de gros souliers, et l'eût forcée d'empoigner l'aune de ses doigts délicats ! encore n'aurait-il pas fallu l'habiller comme une fille de boutique d'aujourd'hui, attendu que la toilette de ces demoiselles, surtout le dimanche, et si la nature a quelque peu pris soin d'elles, efface singulièrement les distances quand elles sont loin du comptoir. La pièce des deux *Cousines* est donc plus morale que comique, et nous aimons mieux rire que faire des réflexions.

A ce Numéro sont jointes les planches 135 et 136.